

Compte rendu de l'excursion des Naturalistes parisiens à Auvers-sur-Oise

faite le 21 octobre 2018. Rédaction Jean-Paul Sagon et Anne Rigade

Itinéraire (fig. 1) et carte géologique (fig. 2) sont présentés à l'arrivée en gare d'Auvers.

Au cours de cette excursion les formations géologiques que nous rencontrerons concernent principalement les sables et grès de l'Auversien (**e6a**). Le stratotype auversien (Bartonien inférieur) fut défini par G.F. Dolfus en 1880. Ne s'observant que sous forme de débris dans les champs, le Bartonien supérieur (comportant notamment le calcaire de St-Ouen) ne sera pas étudié à Auvers. En revanche nous aurons l'occasion d'observer en fin de parcours, sous les sables auversiens, le Lutétien supérieur et le Lutétien moyen (**e5**).

Depuis la gare, nous nous dirigeons vers le parc Van Gogh. Y est érigée une sculpture du peintre (fig. 3) due à Zadkine, inaugurée en 1961. Auvers doit beaucoup à Vincent Van Gogh. La notoriété de la ville, le développement du tourisme, la préservation des paysages lui est due en bonne partie. Pourtant, il y résidera à peine 2 mois et demi. Arrivé le 16 mai 1890, il meurt le 29 juillet, à l'âge de 37 ans. En ce court laps de temps, il consacre à Auvers quelque 70 tableaux. Le choix qu'il fit d'Auvers est lié à la présence en ce lieu du docteur Gachet, ami des peintres, qui le suivra durant son séjour : depuis longtemps, Vincent est en proie à des troubles mentaux. Impécunieux, il prend logement dans une soupenette de l'auberge Ravoux. Bien plus tard, en 1956, le banquier parisien René Secrétan raconte qu'adolescent, en villégiature avec son frère Gaston, ils payaient à boire à Vincent, s'amusant à le tyranniser : sel dans son café, serpent dans sa boîte à couleur, et pire encore. Nietzsche, contemporain de Vincent, avait lui aussi subi des vexations venant de jeunes gens, à Sils Maria en Engadine. Tous d'eux détonnaient sans doute dans le paysage.

Après avoir quitté le parc, nous rejoignons la rue Daubigny qui longe d'anciennes carrières souterraines de calcaire lutétien (fig. 4), et atteignons l'église Notre-Dame-de l'Assomption (fig. 5), peinte par Van Gogh.

Une rue en pente douce, tracée sur les sables de l'Auversien, conduit au cimetière où reposent Vincent et son frère Théodore. Avant de pénétrer dans le cimetière, est relatée la fin tragique et controversée depuis peu, de Vincent. Le suicide est la version admise, celle qui figure sur la plaque commémorative à l'entrée du cimetière. Ce qui est certain, c'est que le 27 juillet 1890 au soir, une balle de revolver (du 7 mm) traverse Vincent alors qu'il est dans la campagne, et que Vincent peut se traîner (hémorragie interne) jusqu'à sa soupenette de l'auberge Ravoux. Dans les notes du docteur Gachet, appelé à son chevet, on lit ceci : *la plaie est au niveau du mamelon gauche. La balle, dérivée par la 5e côte, semble descendre dans l'abdomen*. A Gachet qui lui demande s'il a voulu se suicider, Vincent répond : *oui*. En 2011 paraît une imposante et solide bibliographie (traduite en français en 2013) de Vincent, due à 2 journalistes américains de renom (Gregory White Smith et Stephen Naifeh) qui se sont livrés à une minutieuse enquête. Pour eux, les frères Secrétan ont tué Van Gogh. Leur hypothèse s'appuie, entre autre, sur la visite à Auvers dans les années 1930 d'un historien d'art anglais, qui avait rencontré des habitants affirmant que le peintre avait été tué par 2 adolescents et que sur son lit de mort Vincent avait parlé de suicide pour les protéger. Ils notent aussi qu'il n'y a pas eu d'enquête médico-légale et que le rapport des 2 gendarmes venus interroger le mourant n'a jamais été retrouvé. En outre, Gachet ne fait pas état de la poudre noire qui devait se trouver en abondance sur les mains et les vêtements s'il y avait eu suicide. Par ailleurs, les auteurs de la bibliographie notent que les frères Secrétan, férus d'armes, avaient emprunté un pistolet à l'aubergiste Ravoux pour chasser les oiseaux.

Nous entrons dans le cimetière ; ses allées sont couvertes de gravillons - et de sables contenant *Nummulites laevigatus*. Il s'agit d'apports extérieurs provenant du Lutétien inférieur. La tombe des deux frères, couverte de lierre, est entretenue par la municipalité. Après avoir quitté le séjour des défunts, nous cheminons sur un plateau limoneux propice aux cultures, en direction d'une zone boisée (Bois le Roi). Nous déjeunons à l'orée de celle-ci.

Une centaine de mètres après avoir pénétré dans le bois nous abordons les vestiges d'une vaste carrière abandonnée, occupée par une végétation arborée. Les premiers affleurements qui s'offrent à nos regards sont des barres gréseuses horizontales de quelques mètres d'épaisseur. Elles sont dépourvues de fossiles. Leur extension longitudinale semble limitée : il s'agit de lentilles plutôt que de strates très étendues. A quelques mètres de ces grès et les surmontant, s'observent des sables renfermant des coquilles de mollusques.

Nous empruntons un sentier vers l'est qui nous conduit jusqu'à une série de ravines (fig. 6) dans des sables riches en macro fossiles souvent usés et parfois brisés. La détermination au niveau de l'espèce n'est pas facile. Certains fossiles sont remaniés à partir des calcaires lutétiens. Ces sables renferment en abondance des microfossiles, notamment un Foraminifère : *Nummulites variolarius* (fig. 7). Ce Foraminifère commence à apparaître au Lutétien, mais il est surtout abondant à l'Auversien.

Les sables de l'Auversien présentent une granulométrie hétérogène. Il s'y mêle des graviers et galets de silex dans certains niveaux. Leurs caractères sédimentologiques et faunistiques s'accordent avec un milieu de dépôt très peu profond, voire même correspondant à la zone intertidale (zone de balancement des marées).

Nous poursuivons notre périple jusqu'à une clôture qui entoure le stratotype protégé de l'Auversien. En conséquence l'accès nous en est interdit. De loin nous observons des barres gréseuses en relief et des niveaux sableux. A l'extérieur de la clôture nous rencontrons des blocs de lumachelle (fig. 8) : c'est un calcaire peu cimenté, constitué essentiellement de coquilles entières ou brisées accumulées sur place. Sur nos plages actuelles s'observent des accumulations semblables dans les laisses de hautes mers.

A l'entrée du site protégé sont présentées des photos de *Nummulites variolarius*. Chaque participant à l'excursion reçoit une petite boîte contenant plusieurs exemplaires de ce Foraminifère.

Nous empruntons ensuite un sentier qui nous conduit sur des affleurements de Lutétien supérieur : calcaire à Miliolites surmonté par un calcaire sublithographique appartenant aux Marnes et Caillasses.

Le retour vers la gare s'effectue par un GR longeant une vallée sèche. Environ 500 m après avoir quitté le calcaire à Miliolites, un sentier très raide sur la gauche conduit à une carrière de calcaire abandonnée. Certains bancs contiennent des moules externes de bivalves. D'autres renferment des Foraminifères : *Orbitolites complanatus* (fig. 9) et *Alveolina boscii* (fig. 10), ce qui date ces calcaires du Lutétien moyen. Une centaine de mètres au sud de la carrière, sur la gauche du chemin et au pied d'un relief, un bloc de calcaire non en place renferme *Alveolina boscii*.

Avant d'atteindre la gare nous passons devant la maison-atelier du peintre Daubigny.

Charles François Daubigny naît à Paris en 1817. Il passe son enfance à Valmondois, petit village à quelques kilomètres d'Auvers-sur-Oise, et prend goût à la nature. A l'âge de neuf ans il retourne à Paris. Il aime dessiner, et dès l'âge de quinze ans il fait des décorations pour des boîtes à bonbons ou des coffrets à bijoux, ce qui lui permet d'aider financièrement sa famille et de se constituer une cagnotte. Il travaille au Louvre et au château de Versailles à la restauration de tableaux.

Il effectue en 1836 un long voyage en Italie. Il est ébloui par les paysages, et c'est là que naît sa vocation de peintre paysager. De retour en France, il étudie brièvement auprès du peintre Delaroche durant l'année 1840. Excellent graveur, il gagne d'abord sa vie en illustrant des livres, y compris des manuels scolaires.

Il se marie en 1842 et s'installe à Fontainebleau en 1843 pour être proche de la nature. Il voyage aussi en Suisse, dans le Morvan, en Normandie où il découvre la mer à Villerville. Il est fasciné par les paysages aquatiques. Il achète un ancien bac qu'il transforme en bateau-atelier. Son port d'attache est Auvers-sur-Oise. C'est dans ce village qu'il se fait construire une maison en 1860. Plusieurs de ses amis l'y rejoignent : Corot, Daumier, les sœurs Morisot... Les murs de son logis sont décorés par lui-même, son fils Karl, et ses amis.

Récompensé par de nombreux prix et médailles, son œuvre est de plus en plus appréciée. Membre du jury du Salon de Paris, Daubigny défend les jeunes artistes. Nombre d'entre- eux, notamment Renoir, Sisley, Morisot, Monet, lui seront en partie redevable de leur admission au Salon de Paris. Lors du Salon de 1873, il obtient le grand prix pour sa toile *La Neige*. Cette œuvre est aujourd'hui exposée au Musée d'Orsay. Daubigny s'éteint en 1878. Un musée lui est consacré à Auvers.

Notre excursion s'achève sur un ultime souvenir : nous passons devant l'auberge Ravoux dans laquelle Vincent Van Gogh avait pris pension et où il mourut.

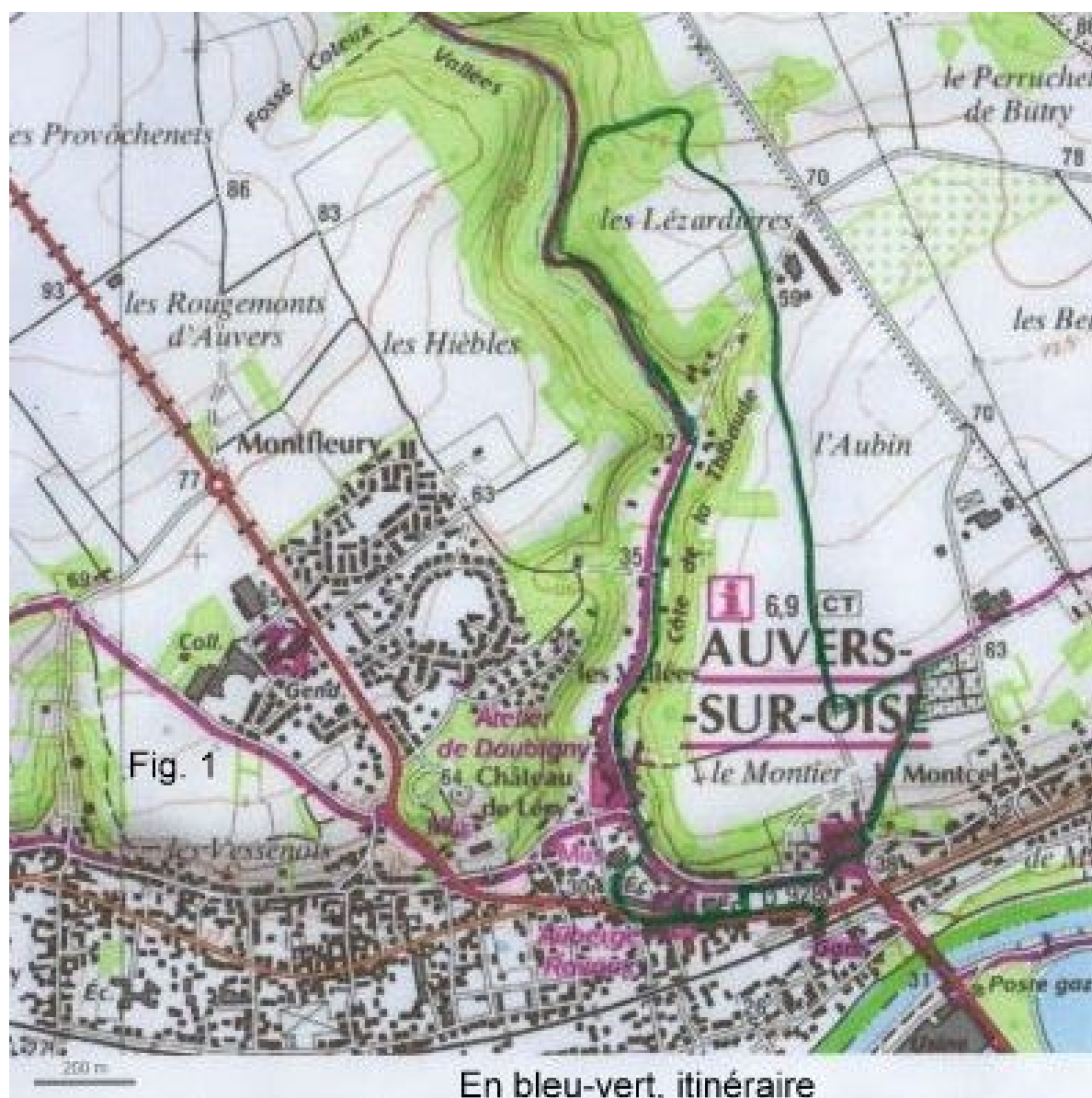






Fig. 6



Fig. 7



fig. 9 : Orbitolites complanatus

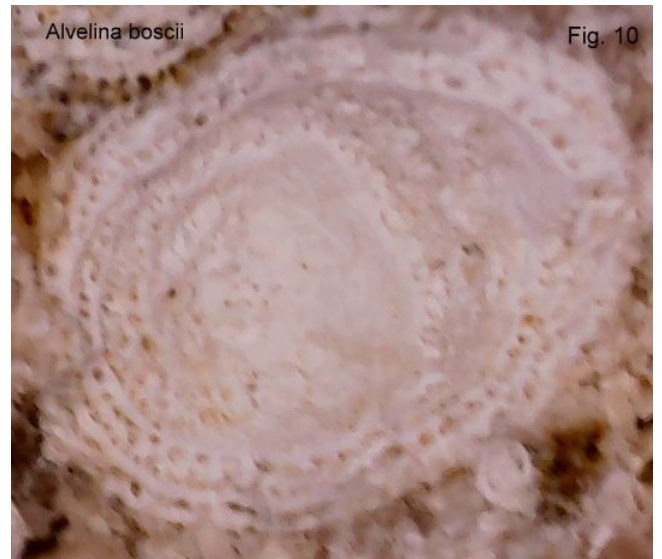


Fig. 10 : Alveolina boscii